DISCOURS DE MONSIEUR LE MAIRE

Cérémonie commémorative du 11 novembre

Mesdames et Messieurs les élus,
Messieurs les Présidents des associations d'anciens combattants,
Mesdames et Messieurs les représentants des corps constitués,
Mesdames et Messieurs les représentants des associations,
Chers membres du Conseil municipal des enfants,
Chers collégiens, chers enseignants,
Mes chers concitoyens,

Le 11 novembre 1918, à onze heures, les armes se sont tues.

Après quatre années d'une guerre d'une violence sans précédent, l'armistice mettait fin aux combats sur le front occidental.

Mais la paix retrouvée n'effaçait rien. Elle ne faisait pas revenir les près de 1,4 million de militaires français morts, ne guérissait pas les millions de blessés, ne rendait pas leurs enfants aux mères, leurs époux aux femmes, leurs pères aux familles.

La France était meurtrie. Des villages entiers avaient perdu une partie de leurs hommes. Des générations avaient été sacrifiées.

Et parmi ces hommes, il y avait tant de jeunes.

En 1914, la majorité militaire était fixée à 21 ans. Les jeunes hommes étaient appelés au service militaire dès 20 ans. La guerre conduisit à mobiliser des classes toujours plus jeunes. Certains soldats avaient à peine 19 ans lorsqu'ils furent envoyés au front. Certains même plus jeunes.

Essayons un instant de mesurer ce que cela représente.

À cet âge, on devrait faire des projets, découvrir le monde, choisir un métier, aimer, rêver, imaginer sa vie.

Eux ont découvert les tranchées, la boue, le froid, les bombardements, la peur et la mort.

Ils avaient l'âge de nos lycéens, de nos étudiants, parfois celui de nos enfants.

Ils étaient une jeunesse à qui l'on a demandé de mourir avant même d'avoir eu le temps de vivre.

Je voudrais m'arrêter sur le texte d'Henri Vincenot que nos collégiens ont choisi de lire tout à l'heure.

Il raconte ce moment où, lors du dévoilement d'un monument aux morts, les habitants découvrent que les noms gravés couvrent toute la surface de la pierre.

Et soudain, un silence terrible tombe sur l'assemblée.

J'aime particulièrement cette image.

Parce qu'elle dit tout. Tant que les morts restent des chiffres, on peut avoir du mal à mesurer l'ampleur d'une tragédie. Mais lorsque les noms apparaissent, lorsque l'on prend le temps de les lire, de les prononcer, de chercher qui étaient ces hommes, la guerre cesse d'être une abstraction.

Elle devient une somme de vies perdues.

Un monument aux morts n'est pas une simple pierre. C'est une mémoire collective. C'est une communauté qui refuse l'oubli.

À Fontenay-le-Fleury comme dans toutes les communes de France, ces monuments ont été élevés

pour que les générations suivantes sachent ce que les précédentes avaient enduré et ce qu'elles avaient perdu.

Mais vos lectures nous rappellent aussi que tous les sacrifices n'ont pas été également reconnus.

Les soldats venus des territoires de l'ancien empire colonial ont combattu et sont morts pour la France. Leur engagement appartient pleinement à notre histoire nationale.

Les blessés, les mutilés, les gueules cassées ont dû, eux, affronter une autre épreuve : celle de retrouver une place dans une société qui ne savait parfois plus comment les regarder.

Le témoignage tiré de *La Chambre des officiers* est particulièrement bouleversant à cet égard. Il nous montre que survivre ne signifie pas nécessairement retrouver sa vie. Que l'on peut avoir donné son corps à la patrie et se voir ensuite refuser un emploi, une place, une reconnaissance.

Et le destin de Marguerite nous rappelle une autre injustice : celle faite aux femmes, dont le courage et les blessures n'ont pas toujours reçu la même considération.

Se souvenir, c'est donc aussi regarder en face les oubliés de l'Histoire. C'est rendre leur dignité à ceux que l'on n'a pas suffisamment reconnus.

Mais le 11 novembre ne s'est pas arrêté à la fin de la Première Guerre mondiale.

Votre lecture nous a rappelé qu'en 1940, sous l'Occupation, des lycéens et des étudiants ont choisi

de défiler devant la tombe du Soldat inconnu, à Paris, pour manifester leur refus de l'occupant nazi.

Ils savaient qu'ils prenaient des risques. Certains furent arrêtés. Écrire simplement le nombre 11 sur un mur pouvait devenir un acte de résistance.

Mesdames et Messieurs, réfléchissons à ce que cela signifie.

Des jeunes, à peine sortis de l'adolescence, ont compris que le silence pouvait devenir une forme de renoncement. Ils ont choisi de manifester leur attachement à la liberté, à la France et à la République, alors même que ces libertés leur étaient confisquées.

La jeunesse n'a jamais été seulement spectatrice de l'Histoire. Elle en a été, à plusieurs reprises, l'une des forces vives.

C'est une leçon qui doit nous parler aujourd'hui.

Nous avons parfois tendance à considérer les jeunes comme les citoyens de demain, comme s'ils devaient attendre leur tour pour être écoutés, pour s'exprimer, pour prendre part aux décisions.

Or, la jeunesse est aussi celle d'aujourd'hui.

Elle s'interroge, elle s'inquiète, elle conteste, elle manifeste. Les mouvements que nous observons dans les lycées et les universités témoignent de cette volonté de prendre la parole et de peser sur les choix qui engagent leur avenir.

Nous ne sommes pas obligés de partager toutes leurs revendications. Le débat démocratique suppose la confrontation des idées, l'écoute et parfois le désaccord. Mais jamais la violence. Et je

tiens à rappeler mon soutien aux forces de l'ordre qui nous protègent.

Mais nous avons le devoir de prendre leur parole au sérieux.

Écouter les jeunes, ce n'est pas leur donner systématiquement raison. C'est leur reconnaître le droit d'avoir une voix, de questionner nos certitudes et de participer à la construction de la société dans laquelle ils vont vivre.

C'est aussi le sens de votre engagement, à vous, membres du Conseil municipal des enfants, nouvellement élus.

Votre présence aujourd'hui a toute sa place dans cette cérémonie. Vous représentez une génération qui découvre la responsabilité citoyenne et qui apprend que l'on peut agir, à son échelle, pour sa commune et pour les autres.

Je veux vous dire que votre engagement compte. Que votre parole compte. Et que nous avons, nous les adultes, beaucoup à apprendre de votre regard sur le monde.

Cette exigence d'unité et de fraternité prend aujourd'hui un sens tout particulier.

Les événements tragiques qui ont récemment frappé La Verrière et Trappes, tout près de chez nous, nous rappellent douloureusement que la violence, le racisme et le terrorisme ne sont jamais des réalités lointaines. Ils touchent nos territoires, nos voisins, nos concitoyens. Ils nous concernent tous.

Face à de tels actes, notre réponse doit être aussi ferme qu'unanime. Elle repose sur le respect intransigeant de l'autorité de l'État, des lois et de l'ordre républicain, qui protègent chacun d'entre nous, sans lesquels aucune liberté ne peut durer. Mais elle doit être aussi celle du rassemblement. Nous devons refuser avec la plus grande énergie tout ce qui cherche à opposer les habitants, à dresser les uns contre les autres, à diviser notre société.

Nous sommes différents par nos parcours, nos origines, nos convictions. Mais nous partageons bien davantage que ce qui nous distingue : une même République, les mêmes droits, les mêmes devoirs et une même exigence de respect.

C’est précisément ce que nous rappelle le 11 novembre. Après des années de guerre, de souffrances et de divisions, des peuples qui s’étaient affrontés ont choisi de se réconcilier. La poignée de main de Verdun, entre François Mitterrand et Helmut Kohl, en 1984, en est une image forte. Elle nous dit que rien n’est jamais irréversible, que la paix se construit et que le dialogue peut l’emporter sur la confrontation.

À notre échelle, nous avons la même responsabilité : faire vivre ce qui nous unit, protéger notre cohésion, transmettre à nos enfants le goût de la fraternité et le respect de l’autre.

Car la République n’est pas seulement un héritage. Elle est une œuvre collective, que chaque génération doit faire vivre et défendre.

La paix n'est pas une évidence. Elle est une conquête, un choix et une responsabilité.

Mes chers concitoyens,

Je voudrais terminer en m'adressant une nouvelle fois aux jeunes qui sont parmi nous.

Chers collégiens, chers membres du Conseil municipal des enfants,

Vous n'avez pas à porter seuls la responsabilité du monde de demain. Cette responsabilité est aussi la nôtre, celle des adultes, des élus, des parents et des éducateurs.

Nous vous devons une société qui ne renonce ni à la liberté, ni à l'égalité, ni à la fraternité. Et nous vous devons surtout l'exemple de ce que nous vous demandons de défendre.

Alors, en ce 11 novembre, devant ce monument aux morts, souvenons-nous de tous ceux qui ont donné leur vie pour la France. Souvenons-nous aussi de ceux que l'Histoire a parfois laissés de côté, de ceux qui ont résisté, de ceux qui ont reconstruit et de ceux qui ont fait le choix de la réconciliation.

C'est le sens de notre présence aujourd'hui. C'est le message que nous devons transmettre.

Faire vivre cette mémoire, ce n'est pas seulement regarder en arrière : c'est un engagement de chaque instant pour notre commune, pour nos institutions et pour notre avenir commun.

C'est, je le crois profondément, la plus belle promesse que nous puissions faire à la jeunesse, et le plus digne hommage que nous puissions rendre à tous ceux dont les noms sont gravés dans la pierre.

Vive Fontenay-le-Fleury !

Vive la République !

Vive la France !